

La soutenance

ANNE URBAIN

La soutenance

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.1700.9

© Éditions de l'Olivier, 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le boulevard

Ou alors, y aller franco. Un bon octosyllabe, honnête, direct. *Je-ne-vais-pas-fi-nir-ma-thèse.*

Voilà.

Ou plus long ?

Ma-man (pause) *je-ne-vais-pas-fi-nir-ma-thèse.*

Non, trop théâtral, il risquait de se dégonfler, mieux valait tout sortir d'une traite. À qui d'autre pouvait-il s'adresser de toute façon ? Il n'y avait qu'eux deux dans la voiture.

Ou alors, quelque chose de plus contrit, de plus « accompagné », comme on disait au lycée, style main sur l'épaule ou pompes funèbres. *Ma-man* (pause) *tu-sais* (pause) *je-ne-vais-pas-fi-nir-ma-thèse.* Putain, c'était vraiment n'importe quoi, autant sortir la guitare et fredonner du Hugues Aufray. Si elle riait, c'était foutu.

D'ordinaire, Antoine ne prenait jamais le volant, il n'avait même pas de voiture, n'en avait jamais eu. Il détestait

conduire et ça ne s'arrangeait pas avec le temps : les pédales, les vitesses, orchestrer le regard, la main, le pied, c'était trop lui demander. Ils auraient pu y aller en métro, ils auraient dû y aller en métro, c'était quasiment direct. Mais non, il avait insisté, comme un imbécile, comme s'il menait sa mère à l'autel ou à la maternité, précautionneux, chevaleresque même : attention fragile, laissez passer. « Tu ne vas pas te fatiguer », voilà ce qu'il avait dit. C'était absurde, la fatigue s'abattait juste après la séance, jamais avant, mais personne n'avait relevé : son père n'écoutait pas et sa mère, elle, avait hoché la tête. Oui, oui, ça lui convenait.

Antoine s'était persuadé que seul avec elle, enfermés entre les deux portières, il parlerait plus facilement. Plus d'excuses pour se raviser, plus de pirouettes, au pied du mur, mais maintenant qu'il était là, assis au volant, avec sa mère ceinturée à la place du mort, il sentait sa gorge se serrer. C'était même plus bas maintenant, à lui tordre le ventre, à s'agripper de l'intérieur.

Il n'avait qu'une vague idée de la route à suivre pour rejoindre la Seine, il avait dit qu'il connaissait « des petites rues », qu'il suffirait de vingt minutes pour rejoindre la Pitié-Salpêtrière, trente à tout casser. N'importe quoi. Mais, ni impatiente ni soupçonneuse, pas même intriguée, sa mère avait l'air de trouver la situation tout à fait normale : normal qu'ils se voient comme ça, un matin de semaine, normal qu'il joue les ambulanciers de fortune, qu'elle arrive en retard à l'hôpital, qu'il ne décroche pas un mot ou presque. Tout le reste, en revanche, paraissait la surprendre : les trottoirs, les enseignes, les cafés, les passants, et de faire des remarques,

et de commenter, et de souligner, c'était sans fin : le monde en pâture, il avait l'habitude.

Il devait reconnaître que le monologue de sa mère l'arrangeait bien, il pouvait se contenter du minimum, de simples relances. Oui, il avait appelé les impôts de Vannes. Non, rien n'était encore réglé mais il rappellerait, et, oui, il se doutait qu'ils allaient fermer leurs bureaux durant l'été. Non, il n'avait pas de nouvelles de son frère, enfin pas de vraies nouvelles, rien d'étonnant. Non, les visas n'étaient pas obligatoires pour la Corée, oui, il était sûr, il avait vérifié. Sid avait même appelé le consulat. Facile, automatique, pas comme cette foutue voiture qui s'obstinait à caler à chaque ralentissement. La honte.

Gare du Nord, bientôt gare de l'Est. Attendre davantage ne ferait que compliquer les choses. À Jacques-Bonsergent, il parlerait. Voilà. La station de métro Jacques-Bonsergent, c'était parfait. De l'autre côté de la place, au bout du passage s'étranglant en un goulot crasseux, c'était son ancien appartement, la fraîcheur polie des tomettes sous ses pieds, l'été, quand il vivait fenêtres ouvertes, à fumer en préparant ses premiers cours. Il se sentait toujours chez lui dans ce quartier, il avait remonté ces rues des centaines de fois, tandis que, pour sa mère, elles ne signifiaient rien. Lui, il en connaissait le moindre détail : intacts dans sa mémoire le tracé du canal, l'arc des portes cochères, le dénivelé d'avant l'écluse. Il se souvenait du bistrot, là, à droite, il y avait fait la fermeture à l'époque, et plus d'une fois. Et la pharmacie, à l'angle de la place, et le kiosque, le couscous, le marchand

de pipes, il avait vécu cette existence-là, il s'était coulé dans son épaisseur quotidienne, et c'était elle à présent, le souvenir qu'il avait d'elle, qui soutiendrait sa voix quand il se déciderait. *Je-ne-vais-pas-fi-nir-ma-thèse*. C'était pourtant si facile devant le miroir.

Feu rouge. Sa mère s'était tue. Une demi-heure qu'elle parlait en continu, qu'elle refaisait tout Paris, réinventait la gentrification, devisait sur les petits commerces, les vacataires, les migrants, les travaux de la rue La Fayette, et là, alors qu'il avait besoin de ce bain de langage, de cette parole, parce qu'il projetait justement de la couper, à ce moment précis, elle avait décidé de se taire. Tout semblait ridicule maintenant : ce silence plein d'attente pervertissait tout, il allait rendre la moindre phrase dramatique, grandiloquente. Un silence à suspense, aussi long que le plongeoir de cinq mètres, celui des grands et des rouleurs de mécaniques : un, deux, trois, et pieds dans le vide.

Merde, il n'avait pas besoin de ça : le trac, l'angoisse, et que sa mère transforme son propos en confidence, ou pire, en confession. C'était bien ce qu'elle faisait, là, cependant, lèvres closes et visage tourné vers le trottoir. Peut-être cherchait-elle à le faire parler ? Oui, c'est ça, elle l'avait deviné et elle voulait le pousser à parler. Ou alors éviter qu'il le fasse ? Elle savait qu'il savait qu'il ne parlerait pas si elle ne parlait plus. *Calme-toi, Antoine, tu déliras*.

Feu vert. La place était derrière eux à présent.

D'un coup, sa mère se retourna, comme si elle avait oublié quelque chose ou aperçu une vieille connaissance.

– Tu habitais par là, non ? Avant Sid. Comment va-t-elle au fait ?

C'était reparti. Questions sans réponses, paroles, paroles, paroles, comme un manège digérant son jeton : les aides au logement, les étudiants, l'institutionnalisation de la précarité, le chauffe-eau de la rue Méliès... La chance d'Antoine était passée, Jacques Bonsergent n'avait pas ouvert sa gueule, lui non plus, c'était d'ailleurs pour ça qu'on l'avait fusillé.

Ils approchaient de République. Il fallait vraiment qu'il s'arrête, qu'il aille dans un café se vider le ventre. La rate au court-bouillon : c'est ce que Sid lui avait dit, qu'il ne fallait pas qu'il se mette la rate au court-bouillon. Un jour, il repenserait à cette journée et il trouverait ça drôle. Sa mère aussi, sans doute ; elle en ferait une anecdote, avec ses personnages et ses rebondissements, le boulevard qui n'en finissait pas, les manigances d'Antoine, ses airs de conspirateur, sa frayeur à elle, son soulagement devant l'aveu – Ce n'était que cela ? Elle avait imaginé bien pire. Tu parles...

– Tu vas être en retard, maman. Je te dépose au métro ?

Sa propre voix lui paraissait fausse, affectée. On aurait dit la fin d'un film avec Vincent Lindon : bagnole des années 1990, mine de chien battu et répliques « vraie vie », rien ne manquait. C'était sa faute aussi, il avait forcé sur les répétitions, tourné les mots dans tous les sens et perdu le peu de naturel qu'il s'était tué à composer. Les phrases qui sortaient de sa bouche lui semblaient étrangères, c'était comme écouter sa propre voix sur un magnétophone, ou prononcer

des mots à l'infini, les rongant jusqu'à l'os : *piano-panier-piano-panier*, pauvres dépouilles vides de sens.

– Si tu veux. Dépose-moi là, ce sera très bien.

Comme c'était facile, soudain. Sa mère ne posa pas de questions, elle rassembla ses affaires et rajusta sa veste, la main déjà sur la portière.

Et s'il descendait, lui aussi ? S'il lui payait un express, là, à l'Hippopotamus ? Elle s'assiérait sur la banquette, lui sur la chaise, ou mieux, tous les deux au comptoir, il lancerait *j'arrête*, elle demanderait *quoi*, il répondrait *la thèse*, elle dirait *d'accord*, le garçon proposerait un croissant, *oui pourquoi pas, deux croissants*, ils les mangeraient, un œil sur le bandeau de BFM TV. Il y avait bien des bancs de poissons qui dialoguaient en se touchant à peine, sans un mot, sans même un signe, pourquoi pas eux ?

Mais non, il fallait qu'elle se dépêche, ils avaient perdu assez de temps : elle avait beau assurer que ce n'était pas grave, qu'elle attendait des lustres à chaque fois, il se doutait que ce n'était pas vrai, elle n'allait pas chez le coiffeur tout de même. De toute façon, même ça, simplement demander « Tu veux prendre un café, vite fait ? », il n'y arriverait pas. C'était sa gorge, ça ne sortait pas.

Elle lui adressa un signe de la main. Voilà. Elle était partie, avalée par la bouche de métro.

M.E.R.D.

Le mois de juin s'achevait, et avec lui les oraux du bac. C'était la dernière fois qu'Antoine se rendait au lycée. De ce côté-là, il serait tranquille jusqu'à la prérentrée, le 31 août. Son directeur de thèse avait fixé la même date pour le rendu final, le dernier jour du mois d'août. Ça tombe bien, avait pensé Antoine lorsqu'il avait lu son mail. C'était idiot : il ne voyait plus du tout pourquoi « ça tombait bien », il n'y avait dans cette double échéance qu'une lente avancée vers le vide. Dans ce cas-là, effectivement, le tombé était parfait.

On lui avait demandé de rendre son badge et de vider son casier avant d'entamer sa dernière session d'oraux, aujourd'hui. Le bâtiment C vers lequel il se dirigeait n'existerait plus en septembre, ni la salle des profs, ni l'aile des labos : on installerait tout le monde dans des préfabriqués jusqu'à la fin des travaux. Le rectorat avait envoyé par mail une simulation de la rénovation, une sorte de clip en 3D,

pour qu'on sache à quoi s'attendre. Ça s'appelait *Magritte 2020 : Ensemble, réussir demain*, avec musique électro et tour complet du propriétaire. De grands modules blancs s'y déclinaient à l'infini, espacés au hasard de la cour, comme une colonie géante de champignons poussés après la pluie.

Les concepteurs du clip avaient ajouté de grands arbres au fond pour créer du contraste, amener un peu de couleur – moyen ingénieux, surtout, de dissimuler les barres hideuses des Fraisles derrière une frénésie *green*, dans l'air du temps. Qu'on ait escamoté la cité n'avait choqué personne, en revanche, on avait tiqué sur les ifs. Antoine ne voyait pas très bien la différence avec de gros thuyas, mais l'équipe de SVT était montée au créneau : on les prenait vraiment pour des cons, des années qu'il n'y avait plus d'ifs dans le Nord parisien, et puis, ça n'était pas en deux mois que quoi que ce soit aurait le temps de pousser, sans parler du symbole, des vraies saloperies, les ifs, ultratoxiques, mortels même pour certaines espèces, et si la région avait assez de fric pour avoiner des graphistes qui se branlaient la nouille sur le dos de l'éducation prioritaire, elle devait bien pouvoir financer un troisième CPE à la rentrée. Quelqu'un avait écrit au feutre rouge *CECI N'EST PAS UN LYCÉE* sur l'immense affiche déroulée devant la loge, où la rangée d'arbres était flanquée d'un double trait, façon croix de Lorraine.

Les élèves, à qui Antoine avait montré la vidéo, s'étaient empressés de pointer la maladresse des mots : « Sérieux, monsieur ? Magritte, Ensemble, Réussir, Demain, ça fait *M.E.R.D.* C'est chaud, non ? » Ils avaient rigolé. Ils n'avaient

pas remarqué, eux non plus, l'horizon dégagé, pas noté qu'on avait rasé leur cité pour nettoyer l'image, pour « angler le propos ». Tellement habitués aux filtres et aux retouches qu'ils ne voyaient plus rien.

Antoine écoutait la candidate en face de lui, une fille très mince aux cheveux noirs. Elle se débattait avec le texte : une sombre histoire de métaphores, d'huîtres laiteuses qui n'étaient pas vraiment des huîtres, de bouches charnues qu'elle ne repérait nulle part. C'était un passage de *Bel-Ami*. La dixième fois depuis le début des oraux. Qu'est-ce qu'ils avaient tous avec Maupassant ? La fille se tortillait, gênée, ne comprenant pas ce qu'elle disait. Elle aurait préféré être partout ailleurs que devant ce prof inconnu, à lui expliquer des trucs dégueulasses écrits par un cinglé du slip – *la lactation bivalve comme miroir des ambitions séminales du personnage* : elle n'avait pas creusé mais c'était marqué sur sa fiche et elle se doutait que c'était supra-gore.

Antoine faisait semblant de prendre des notes sur l'agenda du professeur qu'il achetait chaque année et qui finissait en trieur dès les vacances de la Toussaint. Tuer le temps avec elle. *Grand un, grand deux, grand trois*. Attendre la fin du chapelet appris la veille : le naturalisme, le carpe diem shakespearien – *the world is your oyster* (elle avait dit *holster*). Son prof s'était complètement lâché, probablement un normilien qui se désagrègeait dans l'antichambre du secondaire. Antoine se sentait vaguement responsable dans ces cas-là. Il mettait 11/20 à tous les bras cassés, jamais en dessous, c'était la bouée qu'il leur lançait, il fallait bien compenser le

nauffrage de l'écrit. Avec les copies, pas le choix, on devait jouer le jeu : ceux qui notaient trop large ou les fascistes de la stylistique qui ne dépassaient pas le 6/20 risquaient de se taper des doubles corrections, avec « concertation » et « rendez-vous bilan » à l'inspection.

Holster. Antoine fixait le mot sur son carnet. C'était toute la bibliothèque de son grand-père qui lui revenait soudain : flics pourris et durs à cuire, gueules cassées sorties des bouquins de Chandler, et de Hammett aussi, les paquets de Fleuve Noir, les seins des filles sur les jaquettes, énormes, juteux. Pourquoi ne faisait-on plus de livres comme ça ? Maupassant, par exemple, publié aux Presses du Grand Damier, ça aurait plus de gueule. Il s'imaginait un *Bel-Ami* bien baraqué, un titre style *Le Hussard du Sébasto* ou *Rififi chez les pépées*, avec huitres charnues en couverture.

Il sentit la vibration de son téléphone. Il jeta un coup d'œil : des messages de son père apparaissaient, huit au total, huit petites bulles vertes éclatant l'une après l'autre sur l'écran. Il hésita, tous ces messages ne présageaient rien de bon. Ce mélange d'insistance et d'empressement annonçait d'habitude une crise carabinée : son père allait mieux de ce côté-là, mais on ne savait jamais, et ses tendances à l'automédication n'arrangeaient rien.

Ça va ?

Tu peux garder la voiture si tu veux
Jusqu'au 15 juillet. Contrôle technique le 16
La carte grise est dans la boîte à gens

à gants

Les papiers de l'assurance sont près du téléphone

Dans l'entrée

Double du bip au garage. Bisous.

– Putain de merde !

C'était parti d'un coup. Antoine avait crié. On le regardait, la candidate devant lui, les yeux et la bouche grands ouverts, et le type du fond, celui qui n'avait pas de stylo, déjà mort de rire.

– Ça va, monsieur ?

La fille avait les larmes aux yeux. Évidemment. Elle devait penser que c'était sa faute s'il avait hurlé, elle avait dû se tromper, dire n'importe quoi, comme d'habitude. C'étaient les huitres, ça, c'était sûr. Et l'autre qui se bidonnait au dernier rang.

– Ça va, ça va. Excusez-moi... on continue. Vous, s'il vous plaît, oui, allez, on se concentre. Excusez-moi. Donc, les critiques adressées aux écrivains réalistes, c'était quoi, au fond, ces critiques ?

Il lui mettrait 14/20 pour la peine. Ça irait.

La voiture...

Il l'avait laissée à République.

Il se revoyait devant la bouche de métro, hagard, dégoûté. Il se rappelait avoir descendu les marches, suivi machinalement le flot de voyageurs : ligne 5, gare du Nord, ligne H, le chemin habituel du lycée. Il avait complètement oublié la voiture.

16 h 30. Ça faisait un peu plus de six heures. Impossible qu'elle soit encore là-bas, il s'était garé n'importe comment,

sans la fermer, à tous les coups, peut-être même avec la clé sur le contact. Il ne s'en souvenait plus. Est-ce qu'on l'avait volée ?

Il fouilla ses poches : pas de trousseau.

Une pause, vite. Il était incapable de se concentrer. Il sentait bien, aux regards qui s'attardaient sur lui, qu'on commençait à s'inquiéter. Il prétextait une urgence et s'isola, au calme, dans le dédale des couloirs vides.

Une demi-heure plus tard, le planning des derniers oraux était bousillé, mais Antoine savait à quoi s'en tenir : la voiture de ses parents s'était fait embarquer à la fourrière, il pouvait la récupérer aujourd'hui même s'il voulait, le dépôt de Pantin fermait à 18 heures. Trop tard pour qu'il arrive à temps, il irait le lendemain, l'opératrice lui avait dit : « C'est vous qui voyez, monsieur », avec une indifférence totale. Tout ce qu'il lui fallait, c'était sa carte d'identité et un moyen de paiement. La bonne nouvelle, c'était qu'il n'avait pas besoin de prévenir ses parents, son nom était le même que sur la carte grise. La mauvaise, c'était que toutes ses conneries allaient lui coûter quatre cents euros. Et qu'il allait devoir en parler à Sid.

Le problème

– Non.

Sid replia le journal qu'elle faisait semblant de lire et fit signe au serveur pour un deuxième café. Tôt, ce matin, Antoine était allé l'accueillir à la gare, elle revenait de trois jours à Reims, ou à Strasbourg peut-être, il n'avait pas suivi.

– Ma paye du bac tombe début juillet, Sid ! C'est l'affaire d'une semaine, dix jours dans le pire des cas. Je te rembourse sur ta part du loyer, si tu veux.

– Non. Ce n'est pas le problème, et tu le sais. Emprunte l'argent à tes parents : c'est leur voiture, non ?

Elle accrocha son regard, c'était lui qui regardait ailleurs maintenant. Il savait qu'il devrait s'arrêter là, régler les cafés, battre en retraite, lui dire de laisser tomber, demander comment s'était passé son atelier et s'excuser, surtout, d'avoir fait le mort pendant vingt-quatre heures. Au lieu de cela, il se racla la gorge. Quel était le problème alors ? Parce que lui ne voyait

pas, et puis, comme elle avait l'air de tout savoir, autant l'éclairer (ça, il l'avait gardé pour lui, mais c'était ce que suggérait sans équivoque le petit sucre qu'il s'acharnait à massacrer).

– Le problème ? Je ne sais pas, moi. Attends... Que tu n'as pas donné de nouvelles depuis dimanche, à part des smileys ridicules dont je me contrefous ? Tu as quinze ans, ou quoi ? Des mickeys avec des têtes qui explosent et qui tirent la langue ? Des jours à me parler de ton plan imparable, le trajet jusqu'à l'hôpital, le tête-à-tête décisif, des semaines à te prendre la tête, à me dire que ton choix est fait, que tu ne veux plus la soutenir, cette thèse, qu'il faut juste trouver le bon moment pour l'annoncer : OK, pourquoi pas... Mais épargne-moi tes messages à la con ! Ça fait trois ans qu'on est ensemble : ça va, tu peux décrocher ton téléphone et me parler. Mais, ça aussi, c'est un problème, visiblement. Ah, non, j'oubliais, excuse-moi : il n'y a pas de problème. Se mettre dans des états de fou, planter une voiture en plein Paris, décaler des oraux du bac : non, non, aucun problème ! Sérieux ?

Elle s'exprimait comme ses élèves. Antoine aimait ça d'habitude, son côté Audiard mal dégrossi. Mais là, ça l'insupportait. Sid enchaîna :

– Tu as pu lui parler un peu, au moins, à ta mère ?

– Non...

Elle se tut. C'était sidérant, cette façon qu'elle avait de partir dans les tours, ce goût de la mêlée et ce besoin de cris, et puis, d'un coup, tout s'effondrait. Quand elle se rendait compte qu'il était mal, vraiment mal, c'était magique, instantané : elle s'arrêtait, et elle écoutait. Mais Antoine n'avait

aucune envie de s'expliquer. Pas tout de suite. Il voulait d'abord que les choses rentrent dans l'ordre : récupérer la voiture, la rendre à ses parents. Ensuite, peut-être...

– Elle angoissait pour l'hôpital. Je n'avais pas envie d'en rajouter.

N'importe quoi.

Sid remuait le fond de son café.

– Ça n'a rien à voir, tu sais. Ça aurait pu lui faire du bien, justement, la faire penser à autre chose, à toi. C'est dingue, tout de même, « en rajouter », tu te rends compte de ce que tu dis ? Tu ne lui annonces pas que tu t'es fait virer ! Tu ne peux pas te faire virer, d'ailleurs !

Elle avait raison. Il avait honte de mentir comme ça à sa mère ; honte aussi de s'apercevoir que pas une seule fois, dans la voiture, il ne lui avait demandé comment elle se sentait. Elle lui disait toujours qu'il ne fallait pas s'en faire, mais il se doutait bien qu'une récidive, ça ne sentait pas très bon. Elle n'en parlait pas, elle ne le cachait pas non plus, elle les tenait au courant. Factuelle. Mesurée. Bien le seul domaine où elle l'était.

– Tu es conscient que ça va être de plus en plus compliqué ? Que ça ne peut pas durer ? Il faudra bien lui dire à un moment, tu ne vas pas continuer à faire semblant, non plus. Remarque, il y en a qui s'enferment là-dedans, ils se taisent, se taisent, et à force, quand ils sont à bout...

– Et quoi ? Je descends tout le monde à la carabine, genre bouquet final ? Sans déconner, Sid.

– Rigole. Celui qui avait massacré tout le monde, tu sais, dans ce roman. Tu te rappelles ? Le père de famille, le

médecin, tu te souviens ? Ça avait commencé comme ça, exactement comme ça : bêtement, juste en faisant croire qu'il avait eu son concours et hop, grosse fête, félicitations, la grand-mère qui appelle, les parents tout contents, et puis ça a dégénéré.

– C'est vraiment arrivé.

– Quoi ?

– Le roman. Avant d'être un livre, c'est vraiment arrivé.

– Ah, tu vois !

Antoine ne voyait pas, non. Mais il était soulagé que l'atmosphère se détende, avec cette outrance faussement idiote, ce décalage qui était la marque de fabrique de Sid. Ça ne changeait rien à l'histoire, pourtant : elle ne lui avancerait pas les quatre cents euros de la fourrière, c'était plié, elle ne reviendrait pas là-dessus et il n'était pas dans son intérêt d'insister, pas pour l'instant. Il devrait attendre sa prochaine paye et dire à son père qu'il comptait garder la voiture quelques jours. Il avait jusqu'au 15 juillet : deux grosses semaines.

Sid se leva. Elle donnait des cours dans le Marais, le mardi, dans une salle au fond d'une petite cour, derrière la place Sainte-Catherine. Pas le temps de repasser par l'appartement. Elle avala la fin de son café et embrassa Antoine de son odeur chaude et unique de tabac brioché. Il la regarda traverser le hall de la gare, ses cuisses sublimes et puissantes, son dos moulé sous un de ses improbables tee-shirts à message (*Can't Stop Won't Stop*), une cigarette entre les doigts, déjà.

Il était à peine neuf heures. Antoine était officiellement en vacances.

Retour aux sources

Les plans d'Antoine tombaient à l'eau : sans la carte bancaire de Sid, il n'avait plus aucune raison de se rendre à Pantin. Il appela la fourrière, sans succès, puis se demanda comment occuper sa journée. Le dernier cours de Sid se terminait à dix-sept heures, il passerait la prendre pour l'emmener dîner quelque part, en terrasse peut-être, rue Rambuteau. Ils pourraient rentrer à pied, laisser le vin finir sa course en remontant la butte jusqu'à Montmartre, sans éclats, sans même parler. Une banale soirée de début d'été, décousue et légère, voilà ce dont il avait envie. Mais d'ici là ? Il regarda les films à l'affiche. Pas grand-chose apparemment, il verrait bien sur place.

L'esplanade du multiplexe était déserte. Les premières séances ne débutaient qu'à onze heures, mais la grande librairie à l'intérieur était ouverte, et au café, les tables étaient sorties. Les résumés achevèrent de le déprimer : une comédie

sans intérêt, un drame italien à l'affiche lourdingue et une coproduction coréenne avec soldats mitraillés dans la zone neutre par une intelligence artificielle.

Il se mit à parcourir, les yeux fermés, les planches interminables frappées par le soleil. Aucun obstacle, juste l'immense parquet gris clair déployé sur des centaines de mètres entre les quatre tours géantes. Personne contre qui se cogner, aucun banc, pas même un papier gras, rien qu'une surface immaculée où tout ce qui chutait était en quelques secondes balayé par le vent ou happé dans les fines rigoles entre les lattes. Il n'irait pas voir le polar coréen, ni aucun autre film, il n'irait pas non plus s'attabler à la terrasse du coffee shop aux chaises design, ni dépenser l'argent qu'il n'avait pas en livres qu'il ne lirait pas ou qu'il abandonnerait au bout de quelques pages. Il n'avait rien à faire là, ou plutôt si, au contraire, il avait trop à faire : le choix du quartier n'avait rien d'anodin, et s'il le découvrait un peu tard, trop tard, il savait très bien pourquoi ses pas, puis le métro, l'avaient conduit au bord de l'esplanade. Comme ce poids sur ses épaules, cette tension familière de la nuque sous ce sac dont il n'avait pas besoin, mais qu'il avait attrapé, comme ça, avant d'aller cueillir Sid à la gare. Bouquins, papiers, ordinateur, clé USB : équipé, paré, peut-être qu'on attendait des heures à Pantin, comment savoir ? C'était sa première fourrière après tout, alors oui, mieux valait anticiper, prendre de quoi s'occuper. Quelle blague...

Bien planquée cent pieds sous terre, juste à côté des cinémas, la Bibliothèque nationale de France venait, comme une

arche à l'envers, lécher la surface de la ville. Huit mois par an, c'était Omaha Beach : un souffle glacé ravageait l'esplanade, et les lecteurs – c'est ainsi qu'on appelait les visiteurs – rejoignaient l'entrée à la hâte, en maigres cohortes ou, plus souvent, seuls, l'ordinateur en bandoulière, décidés à en découdre ou abattus, déjà, à l'idée de disparaître pendant dix heures sous une dalle de béton. C'était un tableau effroyable, mais on ne le voyait pas généralement, trop occupé qu'on était à serrer les dents, à rétracter le moindre centimètre de peau exposé aux morsures du vent.

Ce jour-là, pourtant, rien n'était plus agréable que de marcher là, les yeux fermés, à tâtons, seulement soutenu par le soleil. Antoine ne marchait pas, il le savait : il rôdait. On était au-delà de l'automatisme, c'était une addiction pure et dure, et tandis que sa trajectoire déviait insensiblement, sans vraiment se l'avouer mais déjà résigné, en direction de l'entrée sud, il se faisait l'effet d'un zombie cognant contre la vitre, dans une obstination stupide, apathique, bloqué sur la même fréquence et incapable d'en bouger. C'était ce qu'il était, au fond. Un revenant. Il n'avait pas osé parler à sa mère : il expierait.

Rien n'avait changé. Évidemment. Il avait beau dramatiser et se repasser, une fois de plus, le film de sa propre existence, sa dernière visite ici n'était pas si ancienne : six, neuf mois tout au plus, une poussière à l'échelle de la Bibliothèque. Le site était conçu précisément pour demeurer hermétique et égal, à l'abri du dehors comme du dedans. Un corps embaumé dans un sarcophage clos. Le feu, les vols,

la moisissure, les crues de la Seine, les rongeurs, les blattes, tout était anticipé et contrôlé par des *process* homologués et des bibliothécaires disciplinés.

Antoine n'aimait pas les bibliothécaires, comme il n'aimait pas les médecins, les agents immobiliers, les banquiers, les éditeurs et tous les gens qui travaillaient à la MGEN. Sans doute aussi, les notaires, mais, il avait cette chance, il n'en connaissait pas. Le problème, avec les bibliothécaires, c'étaient leurs yeux, ce rappel à l'ordre discret mais implacable qu'ils parvenaient à glisser dans un seul regard et qui, d'un coup, semait le doute, la gêne, la honte : on chuchotait trop fort, on restait trop tard, on sortait trop souvent, on empruntait trop, ou pas assez, ou pas dans le bon ordre, tout à la fois ou rien de tout cela, enfin, il y avait toujours quelque chose. À force de silence – l'alpha et l'oméga de l'espèce –, ils avaient dû muter, développer dans leur milieu stœchiométrique un scintillement particulier de la rétine, une puissance qui envoyait comme de sourdes rafales optiques. D'aussi loin qu'il s'en souvienne, du bibliobus à la bibliothèque universitaire, des bibliothèques de vacances au CDI de son collègue, Antoine avait toujours ressenti une peur quasi panique des bibliothécaires. Et, oui, il le reconnaissait volontiers, sa thèse en histoire du livre relevait, à ce titre, d'une certaine forme de masochisme.

Restait le dossier ANTARÈS et son formulaire « Application », celui des 300 mots. Est-ce qu'il oserait ?

Il n'était pas fait pour vivre sur Antarès. Et puis, qu'est-ce qu'il irait bien foutre sur une étoile promise à l'explosion ? Sa main plongea dans le sac, ses doigts déshabillèrent l'épaisse liasse du dossier et saisirent la page blanche. La bille du stylo était grasse, l'écriture fluide comme il aimait. Il avait toujours détesté, de toute façon, compter ses mots.

Ou alors, y aller franco. Un bon octosyllabe...

Sur l'écran de bord, l'avion descendait lentement vers le nord de la Chine. La température au sol était de moins quatre degrés. Il neigeait sur Séoul.